

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 28/3 (2001)

DOI: 10.11588/fr.2001.3.46708

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

hasard de la naissance et la perversité de l'histoire l'avaient jeté». Avec ses parents, il bâtit une »île d'ordre et de raison« destinée à les protéger des pressions extérieures. Il se lance ainsi frénétiquement dans la numismatique, une passion »politiquement neutre« que cultive son père, au point de collectionner les effigies de Hitler. Surtout Peter devient fan de football, mais pas de n'importe quelle équipe: celle du club londonien d'Arsenal – un choix délibéré qui évoque l'anglicisation du prénom de Grosz et du nom de Herzfeld pendant la Première Guerre mondiale. Il manifeste de la sorte son rejet de l'idéologie de la supériorité de la race germanique. Dans le même but, il se réjouit des défaites essuyées par les sportifs allemands aux Jeux Olympiques de 1936. Ce furent pour lui de »doux moments de Schadenfreude«.

Après la Nuit de cristal du 8 novembre 1938 – qui, non seulement causa la destruction de synagogues, de magasins et d'appartements de juifs allemands, mais la mort d'au moins cent personnes et l'arrestation de 26 000 autres –, les Fröhlich activent les préparatifs de leur départ. Avec l'aide d'un ami allemand antinazi, auquel le livre est d'ailleurs dédié, ils réussissent, quelques semaines avant la fermeture des frontières, à embarquer pour les États-Unis où ils s'installeront, après avoir patienté deux ans à Cuba.

Cyril BUFFET, Paris

Wolfgang BENZ, Walter H. PEHLE (Hg.), *Lexikon des deutschen Widerstandes*, Frankfurt a. M. (S. Fischer) 1994, 429 p. – Hermann WEISS (Hg.), *Biographisches Lexikon zum Dritten Reich*, Frankfurt a. M. (S. Fischer) 1998, 502 p.

Ces dictionnaires biographiques traitent tous deux du III<sup>e</sup> Reich, le premier reperiortiant les personnalités qui ont connu une certaine notoriété entre 1933 et 1945, le second analysant les réseaux de résistance allemands et esquissant la biographie des femmes et des hommes qui se sont opposés au régime national-socialiste. Généralement les ouvrages de ce genre suscitent des critiques de deux ordres: on conteste le choix des personnalités retenues par les auteurs en pointant quelques oublis, on discute l'importance respective des biographies. Aucun de ces deux dictionnaires n'échappe à ce type de critiques.

L'idée de Hermann WEISS de ne pas limiter son choix aux dirigeants politiques, mais de recenser aussi les grands industriels, de faire un sort aux pédagogues, philosophes, eugénistes qui ont propagé l'idéologie raciste, sans oublier les écrivains, artistes, sportifs, etc. qui ont connu la faveur du public entre 1933 et 1945 était intéressante et novatrice. Fallait-il pour autant mentionner tant d'écrivains totalement oubliés aujourd'hui et dont rien n'indique qu'ils aient été très lus à l'époque? La longueur de quelques notices pose également problème. Quatre colonnes pour Artur Dinter, Ernst Kriek ou Eva Braun n'est-ce pas long, alors que beaucoup de capitaines d'industrie, par exemple, n'ont droit qu'à une colonne?

S'agissant des résistants on s'explique mal quelques choix et quelques oublis de Wolfgang BENZ et Walter H. PEHLE. Puisqu'on citait Breitscheid, pouvait-on omettre Hilferding, son compagnon d'infortune? Comment expliquer l'absence de Mierendorff ou de Thälmann? En revanche pourquoi citer Hermann Müller, décédé en 1931, et ne pas mentionner par exemple Grzesinski qui a participé à la résistance dès 1933? Ces mini-biographies, au nombre d'environ 600, sont précédées d'un panorama de la résistance allemande, suivi d'un lexique qui précise les activités d'une soixantaine de réseaux ou groupes de résistants actifs. Ici encore la longueur des rubriques prête à discussion: le SAP est expédié en une page tandis que le *Sozialistische Front*, d'une importance bien moindre, bénéficie de quatre pages. Les auteurs de ce dictionnaire signalent des résistances trop souvent passées sous silence: celles des exilés, celle des détenus des camps de concentration; on regrettera simplement que dans les deux cas il s'agisse moins de faits de résistance que des conditions de vie des émigrés ou des détenus. Autres mérites de l'ouvrage: avoir consacré une rubrique précise et objec-



tive au Nationalkomitee »Freies Deutschland« (p. 257–267) et avoir présenté les activités de la *Rote Kapelle* (p. 281–284) en tenant compte des informations récentes et des documents mis au jour il y a quelques années seulement<sup>1</sup>.

Ces dictionnaires biographiques intéressent manifestement un large public: au delà des lecteurs curieux d'histoire, ils peuvent aussi rendre service aux chercheurs.

Gilbert BADIA, Paris

Barbara BRONNEN (Hg.), *Geschichten vom Überleben. Frauentagebücher aus der NS-Zeit*, München (C. H. Beck) 1998, 250 p. (Beck'sche Reihe, 1264).

Édité par l'écrivain Barbara Bronnen, ce recueil de vingt extraits de notes et de journaux personnels rédigés par des femmes connues ou inconnues, entre mars 1933 et octobre 1945, entend refléter la diversité de leur situation sous le nazisme. De la journaliste Bella Fromm recevant encore en mars 1933 le tout Berlin mondain – y compris le chancelier Hitler avant d'être licenciée par Ullstein pour »origine non aryenne« à Ruth Andreas – Friedrich aidant des juifs persécutés en passant par une princesse russe, employée au ministère des Affaires étrangères ou de la journaliste Ursula von Karsdorff, qui ne prennent conscience de la nature du régime que dans le contexte du complot antihitlérien de juillet 1944 jusqu'aux jeunes filles persuadées de participer à la »grande histoire« au sein du mouvement puis, pendant la guerre, comme auxiliaires de la germanisation des territoires de l'Est ou au sein de la *Wehrmacht*. Ne manquent pas non plus quelques itinéraires de femmes juives jusqu'à la »Solution finale« ou essayant de survivre dans la clandestinité tandis que d'autres évoquent la mort d'un mari au front ou leur fuite devant l'armée rouge en 1945.

Mais quelle que soit la valeur stylistique de ces textes dédiés à la mère de Barbara B., »qui a vécu cette époque«, la plupart relèvent d'un genre littéraire. Publiés pour la plupart après guerre, ils ne donnent qu'un aperçu fragmentaire d'une histoire qui ne se réduit pas à un échantillon de »survies«.

Rita THALMANN, Paris

Martin KLAUS, *Mädchen im Dritten Reich. Der Bund deutscher Mädels*, Köln (Papyrossa), 3. aktualisierte Aufl. 1998, 234 p.

Cette troisième édition d'une thèse de pédagogie publiée en 1983 permet à l'auteur de tenir compte d'un certain nombre de travaux publiés depuis sur le sujet. D'insister davantage aussi sur la formation de l'identité des jeunes filles membres du BDM, mélange d'endoctrinement et d'un large consentement à l'intégration. Aspect plus étonnant: il aura fallu à l'auteur la découverte de l'ouvrage de Goldhagen »Les bourreaux ordinaires d'Hitler« pour s'interroger sur le comportement des membres du BDM par rapport aux juifs, aspect généralement occulté dans leurs mémoires et leurs témoignages. En six chapitres et une conclusion, complétée par une réflexion sur le rôle de la pédagogie pour endiguer la montée de l'extrême droite et de la violence dans la jeunesse actuelle, Klaus évoque successivement l'expérience subjective d'anciens membres, le mouvement, son historique, sa fonction objective et la réalité du nazisme, finalement le rôle du fascisme comme entrave au développement du sujet.

1 On regrettera simplement que, pour le NKFD tout comme pour la *Rote Kapelle*, on lise dans le même ouvrage (p. 136–137) une appréciation sommaire, et inexacte selon moi, qui contredit ce qui est écrit 120 ou 150 pages plus loin.